Document generated on 10/12/2024 3:09 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

L'objectivité en histoire

Marcel Trudel

Volume 5, Number 3, décembre 1951

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801713ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801713ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trudel, M. (1951). L'objectivité en histoire. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *5*(3), 315–319. https://doi.org/10.7202/801713ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1951

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'OBJECTIVITÉ EN HISTOIRE

Lorsqu'un chimiste veut expliquer la composition de l'eau distillée, il soumet cette eau à l'expérience du voltamètre; si les conditions requises sont toutes remplies, le courant électrique se chargera lui-même de l'analyse et le chimiste obtiendra infailliblement de l'hydrogène et de l'oxygène; l'eau distillée étant la même dans tous les laboratoires, les chimistes de tous les laboratoires obtiendront tous le même résultat précis. Travaillant sur une matière qui est partout et toujours la même, le chimiste laisse la nature produire ses réactions et parvient heureusement à ses fins. Voilà, dira-t-on, un homme objectif! Et l'historien? Voici un homme bien dépourvu: l'histoire qu'il veut expliquer, n'obéit à aucune loi rigoureuse qui lui permette de retrouver ailleurs que dans un seul moment donné, le même fait strictement le même; le caprice de l'agent humain, être libre, donne à l'aventure humaine une allure infiniment capricieuse; de plus, l'historien ne travaille que sur du particulier, sur un homme et même, ce qui est encore plus compliqué, sur un groupe d'hommes; et encore, s'il pouvait observer directement sa matière! il ne peut, hélas, recourir qu'à l'observation des témoins du passé: témoins qui sont parfois de mauvaise foi, témoins qui sont plus souvent de bonne foi, mais s'il se targue de ne rencontrer que des gens de bonne foi, il entendra Gustave Lebon lui dire: "En matière de témoignage, c'est la bonne foi, et non la mauvaise, qui est dangereuse". Allons plus loin: à la perversion toujours possible d'un intermédiaire (le témoin), l'historien peut ajouter involontairement sa propre perversion: par sa formation, par son tempérament, par ses goûts qui le poussent à ne juger que d'un point de vue qui lui est cher, de sorte que le passé, entrevu par ce second intermédiaire, risque bien de subir une seconde déformation. Spengler nous dit que rien n'est objectif dans un fait historique parce que tout y rappelle un témoin; on serait tenté de dire plutôt: "parce que tout y rappelle le témoin d'un témoin". C'est pourquoi les historisants n'osent plus prononcer

un seul jugement et Henry Adams répond à quelqu'un qu'il a trop écrit l'histoire pour y ajouter foi. Et pourtant, l'objectivité reste toujours une qualité essentielle de l'historien; l'historien ne vaut que dans la mesure où il est objectif. Cherchons donc ce que peut être cette objectivité qui est le *sine qua non* de notre métier et qui en même temps nous apparaît, à première vue, impossible en histoire.

Les définitions les plus élémentaires nous disent que l'objectivité est l'état de ce qui est objectif, c'est-à-dire l'état de ce qui est dans l'objet. Nous n'avons là qu'une description, mais elle va nous aider à comprendre comment et dans quelle mesure l'objectivité peut s'appliquer à l'histoire.

On comprend d'abord que l'objectivité n'existe qu'en rapport avec l'objet, c'est-à-dire que l'objet doit conserver toute son intégrité: l'histoire reste donc objective pour autant qu'elle reste elle-même dans l'absolu de son être. C'est ensuite par extension que l'on peut dire d'un historien qu'il est objectif, s'il respecte l'intégrité de son objet. L'objectivité, dans ses exigences absolues, demande donc que le passé, entrevu par l'historien, grâce à un témoin intermédiaire, garde son intégrité absolue. Or, dans les conditions actuelles, il est impossible qu'on lui conserve son intégrité absolue, il est impossible que la Nouvelle-France se présente à nous aussi exactement que si nous étions les employés supérieurs de la Compagnie des Cent-Associés, et c'est pourquoi, les historisants, découragés ou sceptiques, nous recommanderont d'éditer tout simplement le texte de la charte de cette Compagnie et celui de ses états de compte, au lieu de tenter de la faire revivre, au lieu de l'expliquer et de la juger: ce ne serait plus de l'histoire. Et pourtant l'histoire a sa raison d'être, elle reste toujours à faire et l'historien, à qui l'on impose l'objectivité absolue, demeure toujours perplexe devant son objet.

Il faut donc reconnaître qu'une exigence qui empêche l'objet de se manifester, n'est plus légitime; qu'une objectivité absolue n'est plus objective parce qu'elle détruit l'objet lui-même. Il faut donc admettre d'abord que l'histoire sera écrite par l'intermédiaire d'un témoin. Mais quand on écrit l'histoire, il faut faire appel à de très nombreux témoins et parfois les témoins que la postérité nous a conservés peuvent se présenter à nous en grand nombre, facilement et comme d'eux-mêmes: qui fera le choix entre tous ces témoins? Rien d'autre, personne d'autre que l'historien: rien d'autre parce

que nous ne sommes plus ici dans un laboratoire, personne d'autre parce que personne ne peut mieux travailler dans ce domaine que l'historien rompu à la besogne. Ainsi, on atténue une seconde fois l'objectivité absolue: on reconnaît que l'historien peut légitimement se placer entre nous et les témoins du passé.

Ce deuxième intermédiaire entre nous et le passé, cet historien est bien une personne humaine, un homme en chair et en os: quelle sera la position de cet homme en face du passé? Fénelon a écrit: "Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays"; on s'est autorisé de ce mot pour revendiquer l'objectivité absolue, et pourtant Fénelon, pour bien se faire comprendre, avait aussitôt ajouté que le bon historien ne doit prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre. Comme il ne s'agit pas ici de répondre à Fénelon, mais à ceux qui abusent de lui, nous prenons quand même le mot tel qu'on l'explique d'ordinaire: si l'on tient compte que l'historien est un homme bien vivant (et il ne peut en être autrement), ce mot, tel qu'on l'interprète, rend l'histoire impossible ou vaine. Si l'historien écrit l'histoire, il ne peut être autrement que de son temps, il ne peut installer son observatoire ailleurs que dans son temps: comment pourrait-il se situer dans un avenir qu'il ne peut connaître ou dans un passé qu'il cherche précisément à connaître; chassez-le de son temps et la position que vous lui donnez, en plus d'être aussi localisée que celle que vous lui reprochez, aura le désavantage d'être bien plus dangereuse. Peut-il être autrement que de son pays? Prenons, à titre d'exemple, un historien du Canada français. C'est lui, avant tout autre, qui doit écrire l'histoire du Canada français, car, mieux que tout autre, il la connaît parce qu'il en vit intimement; il sera du Canada français, à condition évidemment qu'il se place au-dessus (ce qui ne veut pas dire au dehors); il respectera l'intégrité de son objet, le Canada français; il écrira même l'histoire générale du Canada en fonction de cet objet: procéder autrement, ce serait vraiment manquer d'objectivité, puisque ce serait anéantir l'objet lui-même. Ceux qui s'opposent à l'histoire du Canada français se trouvent ainsi les plus grands destructeurs de l'objectivité. Ils nous disent que cette histoire devrait désormais s'intégrer, se confondre dans l'histoire générale du Canada, mais on ne voit pas pourquoi cette histoire serait plus objective, car on pourrait alléguer, à bon droit, que l'histoire générale du Canada n'a alors aucune raison de ne pas se con-

fondre à son tour dans l'histoire panaméricaine; et si l'on voulait nous restreindre à l'histoire panaméricaine, on pourrait encore alléguer que cette histoire panaméricaine doit se perdre tout normalement dans la grande histoire européenne et ainsi, de l'histoire européenne à l'histoire mondiale, on en arrive, en recherchant l'objectivité absolue, à ne plus avoir d'objet ou plutôt, l'historien demeure toujours aussi perplexe que tantôt devant son objet. A la lumière du principe de l'objectivité, rien ne nous oblige à laisser de côté l'histoire du Canada français, sous prétexte qu'il existe depuis quatre-vingts ans une entente aussi artificielle que celle de la Confédération. L'historien sera de son temps et de son pays: ce sera pour lui une excellente disposition pour respecter l'intégrité de son objet, pour être objectif. Remarquons, en passant, que nous ne parlons pas d'impartialité: l'objectivité ne comporte que l'intégrité, l'impartialité fait partie de la *méthode* et non de la nature même de l'objet.

En plus d'être de son temps et de son pays, l'historien objectif peut-il rester ce qu'il est lui-même, avec ce que son éducation sociale et religieuse lui a imposé? A notre tour, nous demandons: peut-on concevoir un homme qui se dépouille entièrement de lui-même, de ses principes, de sa conception de la vie, de ses traditions et même de ses goûts pour reconstituer, expliquer et juger le passé? Si l'historien parvient à un pareil détachement, nous voyons d'ici le résultat: une histoire photographique (bien que l'histoire photographique soit un mythe), une histoire qui n'est éclairée par aucun principe, par aucune conception de vie; une histoire qui fait fi de ce qui précisément nous relie au passé, les traditions avec leur valeur de conservation. Cette histoire serait la moins objective de toutes les histoires: d'abord, parce qu'étant impossible à écrire, elle détruit l'objet lui-même, et ensuite, en supposant qu'on puisse l'écrire, elle rejette d'avance tout ce qui peut conduire à la compréhension humaine d'une histoire humaine.

En dernier lieu, l'objectivité interdit-elle à l'historien d'avoir un but? Tout ce qui existe a une fin, l'histoire a donc une fin et cette fin est de faire connaître le passé. Elle peut avoir d'autres fins secondaires, parce qu'à son tour la connaissance du passé a aussi une fin et ainsi de suite puisqu'un but, une fois atteint, peut presque toujours avoir un autre but. C'est pourquoi, l'histoire peut servir

à de multiples usages. Tout cela ne répugne pas à l'objectivité, puisqu'il est de la nature de cet objet, comme de tout objet, d'avoir des fins diverses, à condition évidemment qu'une méthode maladroite ne vienne pas détériorer l'intégrité de l'objet, comme lorsqu'un historien indigne dénature les faits pour faire servir l'histoire à sa cause; on a dit que l'histoire à thèse est pire que le roman à thèse, et c'est avec raison puisque ce dernier repose simplement sur une fable convenue, tandis que l'autre a pour point de départ ou pour accompagnement une déviation de la vérité.

Pour résumer, si l'on veut que l'histoire soit, il faut d'abord admettre l'historien comme intermédiaire légal entre le passé et nous; il faut qu'il ait le droit lui-même de choisir entre les divers témoignages que nous a transmis le passé; qu'il puisse légitimement être de son temps et de son pays; qu'il puisse juger en fonction de ses principes, de sa conception de la vie, de ses traditions et même de ses goûts et qu'il ait en vue une fin légitime. Enlevez ces conditions et vous cessez d'être objectif puisque vous détériorez ou même détruisez l'intégrité de l'objet.

Enfin, si l'objectivité se trouve ainsi limitée, comment l'historien restera-t-il fidèle à son objet ? Il le restera par sa méthode: je ne songe pas surtout à la méthode de recherche, qui est une méthode technique, mais je songe à une partie beaucoup plus délicate de l'œuvre: la compréhension, l'explication et le jugement; c'est ici que pour chercher la lumière, l'historien doit, avec la plus grande délicatesse, se servir de toutes les forces psychologiques ou autres qui sont en lui ou qui influent sur lui, tout en veillant à ce que ces mêmes forces ne l'empêchent pas de voir l'évidence, ne le fassent point sortir de l'impartialité et ne nuisent pas à son jugement, car être objectif en histoire, c'est respecter l'intégrité de son objet et tout le reste n'est que... méthode.

Marcel TRUDEL,
professeur à l'Univerité Laval,
Québec.